

Le rromani et les autres langues en usage parmi les Rroms, Manouches et Gitans en France – aperçu d'histoire sociale et politique

Marcel Courthiade (INALCO & U.R.I.)

0. Quelques clés

Pour comprendre la plupart des éléments liés à la culture rromani, il est primordial d'avoir en tête quelques clés essentielles:

- tout d'abord, la situation en France est particulièrement complexe pour de simples raisons de position géographique (extrémité ouest d'un continent et plaque tournante par rapport à des régions encore plus distales – notamment la Péninsule Ibérique).
- l'ensemble des parlers rroms peut être regroupé d'un point de vue dialectologique en deux vastes ensembles appelés respectivement superdialecte O et superdialecte E¹ – chacun étant ensuite divisé en plusieurs parlers locaux.
- les différences strictement dialectologiques entre les deux superdialectes sont mineures et n'entravent par elles-mêmes pas l'intercommunication.
- en revanche celle-ci est contrariée par le vocabulaire "oublié" et remplacé par des emprunts locaux, mais aussi par le vocabulaire local censé compenser le manque d'enrichissement du rromani face aux besoins d'expression de la vie dans une société de type européen de plus en plus citadine et qui s'aligne sur les usages de la moyenne bourgeoisie moderne et technocratique. C'est d'ailleurs elle en fin de compte qui définit le langage de la majorité mais aussi par mimétisme celui des minorités.
- dans le cas du rromani, en plus de la diversification dialectale par évolution pourrait-on dire naturelle ou classique (en tous cas de divergence mécanique) et de l'entrée de vocabulaire étranger pour les deux principales causes mentionnées ci-dessus, on observe un phénomène particulier qui se superpose: c'est une séparation entre les Rroms qui ont gardé l'usage continu du rromani et ceux qui en ont perdu historiquement la pratique familiale (notamment avec les enfants, en raison de persécutions), tout ayant continué à l'utiliser par inertie entre adultes. Les adolescents, surtout les garçons, avaient alors l'opportunité d'acquérir un petit vocabulaire à leur contact mais sans pouvoir intégrer les structures grammaticales – d'où l'apparition de ce qu'on a appelé le *kaló* (ou plutôt les *kalés*, car il y en a plusieurs formes: au moins un *kaló* catalan, au moins deux *kalés* espagnols, un du nord et un du sud, un *kaló* basque et un occitan, tous deux éteints et un *kaló* anglais ou *paggerdi éhib*). Les *kalés* sont donc des formes populaires de la langue majoritaire locale avec insertion de quelques mots hérités du rromani pour maintenir une certaine connivence ou, plus tard, pour manifester une identité spécifique. Le cas des Sintés est particulier – nous y reviendrons.

1. Premiers arrivants

Les premiers Rroms signalés en France l'ont été à Châtillon en Dombes (auj. Châtillon sur Chalaronne) puis à Mâcon dès 1419 puis en 1427 à Paris (sous occupation anglaise). La rapidité de leurs déplacements entre l'Europe Centrale, la Savoie, la France, la Belgique et l'Italie trahit une cause récente forte, mais à ce jour non identifiée, de les mettre en mouvement. Ces Rroms étaient sans doute de superdialecte O, puisqu'à peu près à la même époque des locuteurs de tels parlers arrivent en Espagne – où ils sont reçus en 1425 par Alphonse le Magnifique et que les premiers groupes atteignant le Royaume Uni sont aussi de superdialecte O.

¹ Selon la voyelle de la terminaison de la première personne du singulier des verbes au passé et de la copule au présent. Il existe de plus un grand clivage qui traverse à la fois les deux superdialectes: la "mutation des alvéolaires" et donne naissance à quatre dialectes (O sans et avec mutation, E sans et avec mutation) mais ce point n'est pas fondamental dans le cadre de la présente introduction. A noter qu'il est pratiquement impossible de localiser l'origine de la séparation des parlers rroms en ces deux superdialectes: le persan (qui fut langue officielle en Asie Mineure du XI au début du XIV-ème siècle, pendant le long séjour des Rroms là-bas) présente la même isoglosse O/E en terminaison verbale que le rromani mais sa nature (géographique, sociale ou autre) est confuse. Nous manquons cruellement – et paradoxalement, de travaux sérieux sur les langues iraniennes: alors que l'avestique est bien connu, il n'existe pas à ce jour de dictionnaire étymologique du persan (le seul digne de ce nom est centré sur l'ossète, donc des parlers très atypiques du nord du Caucase) et la dialectologie est à peine mieux lotie. Pour achever de compliquer les choses, une isoglosse similaire existe en bengali...

Nous ne savons que peu de choses sur le devenir de ces Rroms. Il est possible qu'ils aient perdu l'usage de la langue – et aient été assimilés par extension aux Sintés/Manouches (eux-mêmes persuadés de cette confusion) ou bien qu'ils aient connu un sort très différent. En tout état de cause, il n'y a pas de nos jours de locuteurs en France qui témoignent d'un parler arrivé au XV-ème siècle et qui ait évolué de manière indépendante sur le sol français.

2. Les vagues suivantes

Par la suite, des Rroms ayant séjourné longtemps dans l'espace des langues germaniques (Autriche, Allemagne, Alsace etc.) sont venus en France apportant avec eux une forme de romani, appelée sinto, qui n'était plus vraiment compréhensible par les autres Rroms en raison de la masse impressionnante de vocabulaire emprunté aux langues du dit espace. Il s'agit aussi bien de verbes, de noms et d'adjectifs que de particules de construction de la phrase – qui côtoient des archaïsmes oubliés ailleurs: **pako** "cuit, rôti", **tarno** "jeune" (ailleurs **peko**, **terno**), ou **zèrbo** "gauche" (à côté de **lenc**, germanique – mais oublié ailleurs). Si l'on peut comprendre l'emprunt de termes de la vie européenne, comme **mìcla** "type de vêtement féminin" (alsacien *Mutze*), il est plus difficile de rendre compte de l'intégration de mots germaniques comme **mònto** "lune", **ksunt** "en bonne santé" ou **renòva** "je cours" alors que les mots rroms sont d'usage quotidien.

L'influence s'est fait sentir aussi dans le système phonologique : le romani a des occlusives aspirées sourdes qui s'opposent à des non-aspirées sourdes et sonores. Or, l'allemand fait une corrélation entre le trait aspiré et le trait sonore, d'où un fréquent réajustement en sinto, ce qui débouche dans les parlers de France, où l'aspiration n'existe pas, à une perte quasi-totale de ce trait.

En grammaire, la perte de la plupart des postpositions caractéristiques des langues indiennes modernes va de pair avec l'introduction de prépositions germaniques : **me dadesqo urden** "la voiture de mon père" (mon père-de voiture) devient en sinto **o vàgo fun mor dad** "voiture (all.) de [all. *von* avec changement de valeur] mon père). Le maintien d'une postposition relève en fait davantage de la stylistique que de la stricte grammaire: **Deblesqri Daj** "la sainte-Vierge" (Dieu-de Mère) – contexte pieux incitant à l'archaïsme. Globalement toutefois, l'abandon de la structure ancienne n'est pas aussi systématique que la plupart des auteurs le prétendent. En outre, on peut observer le cumul de post- et préposition: **mit èfta vagença** "avec sept voiture-avec", phénomène que l'on retrouve à l'identique dans d'autres parlers rroms (notamment en Scandinavie mais aussi en Roumanie où ce cumul a une valeur d'emphase; en baçòri de Grèce, la préposition grecque *με* a totalement remplacé le **-ça** du romani et ceci dès avant l'arrivée des Baçòris en France au XIX-ème siècle²). Une préposition germanique peut aussi doubler une vraie terminaison casuelle indienne: **fun dural** "de loin" (de loin-abl.). L'empreinte la plus forte du germanique s'observe toutefois au niveau de l'acquisition de particules périverbales³ correspondant aux particules séparables de l'allemand, par exemple **haltrel vri** "accompagner [avec un instrument de musique], soutenir" (litt. "arrêter sur" < *aushalten*) – il est à remarquer toutefois que ce phénomène est commun aux parlers rroms en usage dans les régions des langues slaves du nord (plus rarement du sud) et de la Hongrie, puisqu'au-delà de formes et d'évolution différentes il s'agit en synchronie pratiquement d'une même structure profonde, des préverbes russes ou baltes aux *phrasal verbs* anglais.

3. Identification intragroupe

Se pose la question de la dénomination de ces parlers, venus en France sans doute au XIX-ème siècle des régions germaniques. En français, c'est le terme "manouche"⁴ qui est le plus courant, mais dans les parlers des intéressés il ne garde ce sens que chez une partie de la population (Auvergne, Béarn, Roussillon surtout): **rakrau mānuś** "je parle manouche" à côté de **ròmnepen : rakràu o ćáco ròmnepen** "je parle le vrai manouche" – Valet indique que l'on dit aussi **rakràu ròmenes** et il note l'expression **thovde māneś** "Manouche lavés, c'est-à-dire qui ont abandonné leur langue et leurs coutumes". En Allemagne, ce parler est au contraire appelé sinto (écrit souvent *cinti*, *cinto* etc...)

² Un stade intermédiaire de cumul (**me amare çhavença*) n'a pas été attesté mais n'est pas pour autant exclu; on a de nos jours **me amare çhave** "avec nos enfants".

³ Voir là-dessus l'article détaillé Courthiade 2001; pour les autres points du sinto, on utilisera avec profit les remarquables travaux de Joseph Valet.

⁴ Le "a" est prononcé un peu différemment en français général et au sein du groupe.

puisque c'est celui dont se réclament les intéressés, alors qu'en France *sinto* est habituellement réservé aux Sintés dits piémontais venu dans tout le grand sud-est. Qu'en est-il réellement ? C'est un jeu complexe de dominos entre des mots qui glissent sémantiquement : **gãzo** désigne bien le non-Rrom, le paysan pour tout le monde, mais nous avons deux groupes différents, appelés Sintés respectivement dans les pays germaniques et en Italie (auto-identification). Par commodité, les linguistes les ont appelés Sintés du nord et Sintés du sud, sans que des liens linguistiques ou culturels singuliers ne les rassemblent. En effet, les traits communs entre eux sont soit des archaïsmes (nous avons vu le maintien de la voyelle indienne **a** dans **pako**, **tarno**), soit des traits partagés par d'autres parlers bien différents (la copule **lo**, **li**, **le** – présente aussi en cerhar et kelderaś), ce qui donc ne permet de conclure à aucune affinité spécifique.

Toutefois, cette constatation faite, comment expliquer l'usage de **mānuś** à côté de **Rrom** pour désigner le membre du groupe en France et non en Allemagne?⁵ Il n'y a pas en fait de réponse satisfaisante mais il n'est possible que ce soit lié à la négation des identités par la France. En français, Rroms et Manouches ont très tôt été appelés Bohémiens – sans égard à leur langue et leur culture⁶. C'est d'ailleurs un terme (*Böhmer*) utilisé par les racistes allemands, d'abord Dillman, puis les nazis pour les opposer aux Sintés, citoyens du Reich. Le *sinto* du nord emprunte à l'allemand le mot *Mensch* "être humain" pour en faire **měnsi** "gens du voyage" (singulier **měnsó**, intraduisible en français) les autres étant des **gãze**, mais aussi "parents" (comme on dit en rromani **lesqe manuśa** "ses parents"). En même temps, **manuś** perd le sens d'être humain en général, transcendant la différence Rroms/ étrangers pour se spécialiser et désigner ceux parmi les **měnsi** qui sont Rroms/Manouches (les autres gens du voyage sont des **pirde** ou des **rule** en France) en même temps que **rrom** restreint sa signification à "époux". Toutefois, comme indiqué plus haut **ròmnepen** reste un des noms de la langue et l'adjectif **romeno**⁷ signifie également "manouche" : Valet (1986:125) cite cette phrase **hi lo ròmeno eskàne** "il est manouche [adjectif] maintenant" (en parlant d'un gitan qui s'est bien intégré à la famille).

On aboutit à une nomenclature assez limpide (au moins en théorie car l'usage est plus fluctuant en fonction des sentiments du moment): d'une part les **Manuś**, partageant une origine et une culture commune que nous appelons aujourd'hui rromani et qui sont perçus comme voyageurs dans la vision des intéressés et d'autre part les **gãze** avec un petit sous-groupe parmi eux: les **pirde** (ou **rule**) qui partagent le voyage avec les **Manuś**. En même temps **ròmeno** et **ròmnepen** restent utilisés (disponibles) avec le sens de "manouche" (adjectif et nom de langue).

Parmi les Manouches eux-mêmes, il est classiquement établi une distinction entre **gačkane Mānuś** "Manouches gadjés (c'est-à-dire allemands)" et **valštika Mānuś** "Manouches valaques" (c'est-à-dire français – on ne mentionnera que pour mémoire les **prajštika Mānuś** "Manouches prussiens" puisqu'ils ne sont pas pertinents au territoire français). L'origine du nom **valštiko** présente un intérêt particulier: à l'origine nom d'une tribu celte, ce nom a vite désigné pour les Germains tout ce qui était celte ou romain, avec la connotation d'étranger sale, primitif, indiscipliné (voire émasculé) etc... Il a aujourd'hui en allemand la forme *Welsch* qui désigne les francophones (et son doublet *Walach* le cheval hongre), mais les Slaves puis les Hongrois l'ont emprunté pour désigner les Italiens (en polonais et hongrois), les Roumains (en hongrois), les paysans orthodoxes (en serbe du Sandžak), les habitants de l'arrière-pays (en croate de Dalmatie) etc.. en un mot "l'autre". Wallachia a été le nom donné par les chancelleries allemandes à la principauté de Munténie-Olténie, mot accepté très tard par la langue roumaine. Les **valštika Manuś** sont réputés ne pas parler le manouche mais seulement *Welsch* (français), ce qui est peut-être une indication sur ce que sont devenus les premiers arrivants du début du XV-ème siècle.

4. La transmission

Jusqu'à la seconde guerre mondiale, la très grande majorité des Manouches ont transmis leur langue et leurs coutumes de génération en génération, par inertie pourrait-on dire. Il n'y avait pas vis-à-vis de

⁵ Les affirmations que le mot **Rrom** et ses dérivés dans le sens ethnique ont été entièrement abandonnés chez les Manouches sont trop souvent bien péremptoires et la réalité est plus nuancée. C'est la même chose en Espagne, où malgré ce que l'on peut entendre et lire à peu près partout, Joseph Maruzzi, un intellectuel rrom de Savoie mais qui a vécu longtemps en Andalousie, a entendu le mot utilisé là-bas dans le sens ethnique.

⁶ Cette désignation viendrait du fait qu'ils portaient des lettres de recommandations délivrées par les souverains de Bohême, notamment Sigismond de Luxembourg, roi de Bohême à partir de 1419.

⁷ Pluriel alternatif **Manes** chez certaines familles en France et également dans la région de Giessen en Allemagne.

cette langue de politique d'État de destruction institutionnelle comme vis-à-vis des langues dites régionales, traquées depuis la fin du XVIII-ème comme "refuges de la contre-révolution et de l'obscurantisme" – simple prétexte repris par l'impérialisme français à l'intérieur du pays comme dans les colonies. Qui veut noyer son chien... L'exclusion de fait de l'ensemble des Bohémiens, pourtant ressortissants français, du paysage démographique français et les mesures institutionnelles de mise au ban du mode de vie mobile (alors qu'aucune alternative d'installation n'était permise) étaient si fortes que la question de la langue passait bien après. Toutefois, dans un État jacobin, jaloux de son identité unique et qui fonctionne sur le modèle ou plutôt la fiction, le mythe d'une unité linguistique absolue, le simple comportement intolérant de la masse des citoyens et tout particulièrement des instituteurs, petits fonctionnaires et curés vis-à-vis de tout pluralisme linguistique a fait pression pour refouler le manus dans les sphères les plus intimes.

Il ne fallait qu'un pas pour faire accréditer la thèse qu'il s'agit d'une langue secrète, donc – avec le coup de pouce des préjugés de prétendue délinquance, un argot de voleurs. Cette idée a fait son chemin par des voies inattendues: dans "Les princes du jargon", Alice Becker-Ho collectionne les étymologies les plus fantaisistes pour faire remonter quelque 200 mots d'argot français à des racines romani... La célèbre libertaire, dont la thèse est visiblement que les Rroms constituent une classe dangereuse pour la bourgeoisie et donc une force d'avant-garde méconnue du mouvement subversif mondial, rejoint par là les conclusions du très soviétique Barannikov dans son article "Eléments tsiganes dans l'argot russe des voleurs" (Barannikov:1931), pour qui les Rroms descendraient d'une caste⁸ de voleurs et de prostituées et que "déjà en Inde ils étaient dépourvus de lien stable avec le travail".

5. La négation

En tout état de cause plusieurs facteurs majeurs ont convergé au XX-ème pour détruire *de facto* le manouche parlé (il n'a pratiquement jamais été écrit): le plus dramatique a été évidemment représenté par le nationalisme, le nazisme, le pétainisme, l'internement et la déportation, qui ont figé la transmission spontanée de la langue et des coutumes, et en général de la visibilité en tant que patrimoine culturel pour transposer l'identité sur le plan administratif de la mobilité en tant que "Gens du voyage". Il s'est agi en France d'un lent et long processus de plus d'un siècle de distanciation (voire d'hostilité encouragée par de nombreuses autorités françaises) vis-à-vis des autres Rroms, notamment de ceux d'Europe de l'est, qui ne connaissent pas cette vie mobile, et en même temps d'absorption à l'identité non linguistique, culturelle ou ethnique de "Gens du voyage" avec les nombreux autres "Voyageurs" qui ne sont pas d'origine indienne. On reconnaît là l'idéologie collectiviste dite d'intégration, qui consiste à gommer les origines et l'histoire des composantes de la nation, pour leur imposer une historiographie dite "nationale". Selon cette idéologie de fusion, largement revivifiée et promue de nos jours comme moyen de séduire les électeurs, faute de résultats pratiques dans des domaines plus vitaux mais plus difficiles, le citoyen modèle est censé être tolérant vis-à-vis des particularités "visibles", donc physiques et ne représentant aucune valeur en soi, mais impitoyable vis-à-vis des véritables patrimoines qui sont historiques, linguistiques et culturels au sens large. La diversité si réclamée est ainsi réduite à des variations de vitrine. Il n'est pas contradictoire que cette idéologie passéiste rejette l'histoire, car elle veut imposer sa propre historiographie, unique et orientée pour justifier l'avenir de sa politique. En revanche, il est logique que bien des Manouches, inhibés par le discours jacobin dominant, se construisent une nouvelle identité, compatible avec ce discours, en collant les affiches de partis nationalistes.

Or, la déportation a montré qu'une transmission bon enfant de la tradition restait dangereuse et à la Libération, les familles ont donc sérieusement freiné toutes les manifestations rappelant de près ou de loin l'identité qui avait conduit les leurs à la mort. La langue a fait partie du lot et ceci tombait en phase avec le discours dominant d'union nationale. Les Manouches qui avaient combattu sur le front ou dans la Résistance n'ont pas été les derniers à négliger leur langue au profit du rassemblement autour de la Liberté, de l'Égalité et de la Fraternité pour lesquelles ils avaient dû sacrifier les plus

⁸ Sur les spéculations autour des "Rxomba" (scr. डोम्ब – qui en réalité n'ont jamais constitué de caste ou varna), on se reportera avec profit à l'étude détaillée de Jeanne Gammonet (v. bibl.). Ces vaticinations, nées des malentendus des gendarmes britanniques dans l'Inde occupée, ne se retrouvent pas seulement chez Barannikov mais ont aussi servi de justification à la politique nazi et, de manière plus surprenante, elles ont droit de cité de nos jours dans les institutions européennes (sous prétexte que "l'exigence d'éthique est contraire à leurs principes" – X. Troussard).

belles années de leur vie. Ils mettaient en même temps de côté les persécutions du XIX-ème siècle, les lois racistes de 1912 (passées grâce à un tour de passe-passe lexical transformant une catégorie ethnique – donc ne pouvant faire l'objet d'une reconnaissance donc de lois spécifiques, celle des Bohémiens, en catégorie soi-disant technique mais en réalité raciale de "nomades"), les internements arbitraires de la première guerre mondiale, les brimades dans leurs déplacements, voire l'internement de milliers de "nomades" (rebaptisés après guerre "Gens du voyage" ou "Voyageurs", histoire de se débarrasser par la poésie d'un mot qui avait fait l'objet des mesures raciales de Vichy). Pression séculaire du jacobinisme ordinaire, rejet des souffrances et des éléments identitaires qui avaient donné prise aux persécutions et ferveur du patriotisme français victorieux ont contribué ainsi à l'extinction du manouche.

6. La dissimulation

A ceci s'est ajoutée une autre démarche: la dissimulation, réelle ou feinte, de la langue. En effet, non seulement la notion de langue secrète et de voleurs a fait son chemin parmi les Rroms (le phénomène n'est pas limité à la France) mais elle a même servi de paravent à des Manouches à qui la langue n'avait pas été transmise pour se draper dans une indignation de bon aloi face à d'autres qui souhaitaient remettre ce patrimoine en circulation. Révéler cette langue, disaient-ils, c'est nous remettre dans une position vulnérable vis-à-vis des gazés, et notamment des **klistés** – regardez ce qu'ils ont fait pendant la guerre. A ce discours se superposait celui d'humanitaires affirmant: "c'est déjà la seule chose que leur reste, si encore on la leur prend..." En peu de mots, beaucoup de contradictions:

- d'abord, s'il est vrai que le rromani comme le manuś peut comme toute langue véhiculer des informations entre voleurs et autres délinquants, ce cliché cache une autre vérité: les exactions gratuites, malintentionnées, xénophobes, brutales voire sadiques (lorsqu'il ne s'agissait pas de simple racket), des forces de police vis-à-vis des Manouches a conduit ces derniers à communiquer de manière cryptée en langue maternelle des informations parfaitement légitimes pour échapper aux brimades et il est clair que la révélation de la langue prête le flanc à de nouvelles brutalités. On a pu croire que leur temps était passé mais nous ne pouvons plus en être vraiment sûrs;
- pourtant les **klistés**, gendarmes et autres forces de l'ordre ont dans leurs services des Rroms et des Manouches qui traduisent pour eux sans état d'âme contre simple rémunération;
- les archives des polices (notamment en Suisse à Bâle, ainsi qu'en Russie) sont remplies de très riches vocabulaires des divers parlars rroms, obtenus des détenus locuteurs de ces parlars contre proposition de remise de peine;
- même vis-à-vis des oreilles indiscretes il est tout à fait possible (et c'est ce qui se pratique) de crypter le message, en contexte pénal, pour que le meilleur interprète doive attendre des semaines avant d'identifier les clés, lesquelles ont changé entre temps (c'est plus facile en situation d'infiltration);
- le rôle de la seconde guerre mondiale dans l'extinction du rromani en France ne doit pas être exagéré car en Allemagne, où le nazisme semble avoir été plus puissant qu'en France, il reste quantité de bons locuteurs de sinto – dont certains assez jeunes (nés bien après guerre).

Il semble donc que ce soit l'hostilité globale du regard français à l'identité manouche, inscrite dans le cadre plus large de son hostilité à la diversité linguistique, qui soit le facteur primordial de cette extinction. Malgré tout, il ne faut pas sous-estimer une certaine pratique de la langue, notamment en Alsace. Des contacts avec les Sintés d'Allemagne pourraient la revivifier. En même temps certains Manouches parmi les plus jeunes (non locuteurs) expriment le souhait d'apprendre le rromani proprement dit pour s'inscrire dans un cadre plus large de locuteurs. Toutefois ces souhaits n'ont pas été à ce jour suivis d'effet et rien n'incite à penser qu'ils puissent l'être, si l'on prend en compte la pesanteur du sentiment de culpabilité identitaire induit par l'idéologie dominante depuis des siècles.

7. Les Gitans

Il s'agit d'une autre branche du peuple rrom, celle qui a séjourné dans la péninsule ibérique où des persécutions récurrentes ont conduit les parents à abandonner le rromani comme langue du foyer. Curieusement, l'ancien rromani d'Espagne survit quelque peu parmi les Gitans qui ont émigré il y a longtemps en Amérique latine. Leur nom espagnol vient de "Egyptanos" (Αιγυπτάνος doublet de Αιγύπτιος > 'gyttanos > gitano) car, semble-t-il, le premier contact entre des Rroms et des Européens aurait eu lieu lors du sac de Jérusalem en 1099, alors sous domination égyptienne et où des proto-Rroms auraient été laissés par les Seljouks l'année précédente lors de leur retraite. Eux-mêmes se

nomment volontiers Kalés (ou son diminutif Kalorrés) mais le mot Rrom⁹ regagne du terrain depuis la mort de Franco.

Leur présence dans les territoires d'òc remonte très loin à la faveur des échanges transpyrénéens qui n'ont cessé au cours de l'histoire. Toutefois, comme indiqué plus haut, les Gitans n'ont pas apporté en France de rromani mais des variantes populaires de catalan et d'espagnol comportant quelques dizaines de mots rromani hérités (mentionnons pour mémoire qu'il a existé un *kaló* provençal spécifique, ou occitano-rromani, subsistant peut-être dans la mémoire passive d'anciens locuteurs). Par la suite, les Gitans ont rayonné vers Lyon puis le nord, en même temps que la guerre d'Espagne puis le franquisme conduisait d'autres Gitans sur les routes de France, en tant que réfugiés ou déportés par les autorités. Pendant longtemps certains de ces locuteurs de catalan ou d'espagnol ont cru qu'ils parlaient "gitan" mais les voyages ont facilité les contacts avec l'Espagne et la Catalogne, leur montrant qu'il s'agissait en réalité de variantes locales (collatérales) des langues majoritaires de ces pays. Leur parler est toutefois profondément marqué par le français dans la sphère du vocabulaire "moderne"; ainsi, pour ne citer qu'un exemple, ils ignorent les formes usuelles *fer vaga* (cat.) ou *hacer huelga* (esp.) "faire (la) grève" (disant à la française *'asser greva* "faire grève") et à plus forte raison des expressions plus techniques comme *vaga de braços caiguts* ou *huelga de brazos caídos* "grève sur le tas", lesquelles tout simplement ne font pas partie du monde conceptuel de leurs échanges en catalan ou espagnol : en famille on n'a pas besoin d'en parler et avec les autres ouvriers on échange de toute manière en français¹⁰.

8. Les (H)ongrois

Divers événements historiques non entièrement identifiés, mais au nombre desquels figurent en bonne place les persécutions racistes, bien sûr exacerbées en périodes de crises et d'instabilité politique, ont conduit d'autres Rroms de l'Europe de l'est et balkanique sur les routes menant à l'Occident et à la France en particulier. Parmi eux on compte les *Ćuràra* [superdial. O], puis des *Lovàra* [superdial. E]¹¹ et autres groupes moins bien identifiés – qui se sont présentés souvent sous ces deux identités. Les Rroms déjà présents en France et qui pour beaucoup avaient perdu l'usage du rromani (donc surtout les *gačkane Manuš* et les Kalés) ont globalement appelé ces nouveaux venus des Ongrois (Zongrois). Ce qui peut paraître une faute de français par non respect de l'H aspiré est en fait le véritable nom français du peuple hongrois, nom qui à l'origine n'avait pas de H initial puisqu'il vient de Ungur; le H a été ajouté par un clerc nationaliste (h)ongrois à la fin du XIII^e siècle pour faire accréditer la thèse d'une filiation¹² prestigieuse entre les Huns et les (H)ongrois. La forme non aspirée, originale, s'est transmise par voie populaire et c'est celle qui désigne chez les Rroms les premiers arrivants les groupes de Rroms d'Autriche-Hongrie, lesquels étaient caractérisés par un usage quotidien normal de la langue rromani. Le terme a ensuite été étendu à tous les autres Rroms parlant rromani, même s'ils venaient de Russie ou de Grèce puisqu'ils "parlaient (z)ongrois". De nos jours, avec les échanges plus intenses et l'influence de l'école et des médias, cet emploi a été corrigé (on parle plus volontiers de "Yougoslaves" et de "Roumains" – reprenant les euphémismes de la police française des années 80).

9. Vagues plus récentes

Au XIX^e siècle encore sont parvenus en France quelques groupes de Sintés dits piémontais mais aussi de Rroms de Turquie d'Europe, essentiellement de petits groupes de *Bacòris* de Grèce [superdial. O], suivis par de plus importants contingents de Rroms de l'empire russe, soit directement de Moldavie, sous occupation, soit par la Russie proprement dite. Parmi ces derniers on relève peu de Rroms en provenance des familles qui étaient parvenues en Russie par l'ouest (ancien duché de Pologne et

⁹ Ecrit Rromé, Rromá, Rom etc... la forme locale **erromé** continuant à désigner l'époux.

¹⁰ D'ailleurs, cher lecteur, depuis combien d'années n'avez-vous pas vous-même prononcé les mots "grève sur le tas"?

¹¹ Bien qu'appartenant au départ à deux superdialectes différents, ces deux parlers ont beaucoup convergé phonologiquement et lexicalement entre eux (et avec d'autres parlers, notamment le *cerhàri*, le *bodòcki*, le *machàri* et le *colàri*) lors du séjour des locuteurs dans les régions subcarpatiques. Ils présentent donc à la fois des similitudes superficielles et des traits structuraux plus profonds qui les distinguent.

¹² Plus encore que de simple prestige, il s'agissait de donner aux Hongrois une plus grande antiquité de présence que la date de leur véritable arrivée et donc renforcer leur légitimité dans le bassin carpatique. Ce subterfuge a fonctionné car nombreux sont ceux qui croient en une "première incursion" des Hongrois en Europe (les Huns) et il explique la popularité des prénoms Attila et Béla chez les Hongrois.

Lituanie) à l'époque de Pierre le Grand (xaladitka Rroma – superdial. O) et anciennement implantés dans le pays mais surtout des Kelderaś [superdial. E] arrivés en Russie par le sud. A Paris, où ils sont les plus nombreux, les premiers vont rejoindre les 18 et 19ème arrondissements et les autres l'est parisien (notamment Montreuil et les communes avoisinantes, où vivaient déjà des Manouches) – sans bien entendu que cette distinction soit stricte. Ils vont garder longtemps un réseau familial international, voire intercontinental, et l'usage familial du rromani – non sans une fierté certaine. La guerre ne semble pas avoir réellement affecté leur pratique de la langue, qui pourtant recule comme toutes les autres langues minoritaires dans la société citadine bourgeoise, tout particulièrement en France. Lors de déplacements en groupe, on observe que les femmes échangent en français entre elles tandis que le groupe des hommes est plus attaché au rromani. L'intercommunication spontanée sur les lieux publics avec les autres Rroms est assez froide également chez les femmes, et sans lendemain en général. Les hommes sont plus ouverts et il n'est pas rare de les voir se réjouir, en parlant avec un Rrom d'une autre origine, chaque fois qu'un mot perçu comme particulièrement évocateur de la culture et de la tradition rromani est commun aux interlocuteurs – même si la conversation au départ a lieu en français.

Si l'on fait exception des Gitans venus dans les années 30 et 40 (v. *plus haut*), il faut attendre l'après-guerre pour relever de nouvelles arrivées significatives de Rroms, ceux-là comme travailleurs étrangers de Yougoslavie surtout [principalement superdial. E] – alors que des contingents plus importants vont en Allemagne et Suède [superdial. O et E]. En général, ces Rroms ont gardé des relations fortes avec le pays d'origine et les autres membres de leur famille en Yougoslavie, Allemagne, Belgique et Suède et le rromani reste connu de la première génération née en France. Toutefois, cette connaissance est souvent passive car les enfants, très tôt influencés par le monolithisme linguistique de la société, refusent souvent de répondre en rromani à leurs parents dès lors que ceux-ci savent le français. Ces derniers à leur tour cèdent facilement et poursuivent la conversation dans leur français approximatif. On observe la même attitude de se conformer au groupe dominant chez les Turcs, les Grecs et les Albanais¹³ peu éduqués, alors qu'elle est rare chez les membres éduqués de ces peuples ou chez les Polonais, Hongrois, Russes ou Ukrainiens, même en cas de mariage mixte. L'abdication linguistique n'est donc pas un trait propre à ces Rroms mais elle caractérise les classes peu éduquées des pays respectifs, dont les Rroms font partie pour des raisons historiques et sociales évidentes et ils se comportent donc comme leurs pairs non-rroms de ces mêmes classes.

Un groupe de "Yougoslave" a connu un cheminement particulier, ce sont les Bosniaques d'Italie, Rroms que la misère et le racisme ont chassés dans les années 60 de Bosnie vers l'Italie, où ils ont eu des enfants qui à leur tour sont venus s'installer en France. Leur parler est le *čergar* [superdial. E] et les générations adultes parmi eux continuent de l'utiliser par inertie, très fortement farci toutefois de mots slaves puis français.

Enfin, les premières fissures dans l'édifice communiste ont chassé vers l'Occident bon nombre de Rroms et ceci pour des motivations diverses selon les vagues: les premiers avaient quitté la Roumanie pour la Yougoslavie dans les années 80, d'où des passeurs les conduisaient vers les pays riches et les installaient dans des fantômes de caravanes, ce qui, aux yeux des populations locales et dans le jargon politiquement correct de l'administration, a fait passer pour des "Gens du voyage (sur place)" ces personnes qui, en Roumanie, avaient vécu depuis des siècles dans le même village. Puis au moment de la chute du régime de Nicolae Ceaușescu, des violences racistes ont éclaté pendant de longs mois dans tout le pays, dirigées de préférence contre les Rroms et libérant ainsi les démons xénophobes muselés sous le communisme – lequel prétendait d'ailleurs les avoir anéantis, ce qui indirectement assurait leur survie. Avec la fin des violences spectaculaires des années 90, les Rroms ont continué de venir à la recherche de conditions de vie respectueuses de leurs droits. En effet, si la Roumanie a l'arsenal de lois antiracistes le meilleur d'Europe, les manipulations les plus diverses (perte inopinée de papiers, dérangement du téléphone, raisons prétendues techniques de "force majeure", oubli administratif, interprétation exagérément restrictives des dispositions légales et tracasseries de toute sorte – en même temps que compréhension, tolérance et compassion pour les non-Rroms) pour refuser aux Rroms les droits qui leur reviennent et instaurer une discrimination de fait, sont une pratique généralisée, aggravée par la corruption et ceci y compris dans les ONG censées aider cette population. Or, les

¹³ Bien entendu, lorsque cette abdication linguistique est évoquée au pays, elle fait scandale et personne ne veut y croire, si bien que ceux-là même qui la pratiquent en France tiennent un discours qui lui est radicalement opposé.

génération de parents, scolarisés sous le communisme, ont intégré l'idée que l'instruction est indispensable pour leurs enfants. Ne pouvant y accéder dans des conditions normales dans de nombreuses régions de Roumanie, ils viennent chercher l'école dans des pays de langue latine: Italie, France et Espagne. Toutefois, les tracasseries qu'ils rencontrent ici et leurs difficultés de survie renvoient le plus souvent cette motivation initiale au registre des illusions perdues.

Les Roms venus après-guerre ont un comportement langagier très différent de ceux qui les ont précédés. D'abord, ils ont l'habitude de la liberté linguistique dans leurs pays d'origine et ils continuent à parler rromani en public comme à la maison de façon naturelle. Ils sont très favorables à l'idée d'enseignement en rromani (la Roumanie applique un tel enseignement dans le cadre scolaire et chaque année 26.000 élèves en profitent dans le pays) et diverses associations en France ont répondu par la pratique à ce souhait, en plus du soutien scolaire des matières habituelles. Enfin, ces Roms échangent très volontiers avec les autres personnes et ne gardent pas leur langue, leur histoire et leur culture comme autant de secrets mais sont très ouverts à la communication. Dans la mesure où certains pourraient appliquer leurs droits de citoyens européens et s'installer définitivement en France, non seulement ils conserveraient sans doute un usage très actif du rromani mais ils renverseraient peut-être la tendance à l'extinction de la langue en constituant une élite artistique, intellectuelle et politique – ce que redoute d'ailleurs le pouvoir tant en France qu'au niveau européen. En termes d'échanges, on a pu observer en Espagne certaines tentatives, de la part de jeunes Gitans, de "récupérer" le rromani avec l'aide des Roms de Roumanie. Rien de tel n'a vu le jour en France.

A ces diverses arrivées, il convient d'ajouter quelques milliers de Roms cossovars, chassés de leur pays pour diverses raisons, et que la France a décidé d'accueillir quelle que soit leur histoire. Ceux-là aussi ont une bonne compétence en rromani [surtout superdial. E] et la plupart l'utilisent comme langue du foyer.

10. Les églises

Ce n'est guère que chez les évangélistes que l'on a pu observer un intérêt, certes limité mais indéniable, pour la langue rromani alors que chez les catholiques rares sont les aumôniers qui l'ont utilisée : André Barthélémy, qui a travaillé surtout auprès des Kelderaş de l'est parisien, bon locuteur de leur parler, a été un humaniste d'une grande curiosité d'esprit et de cœur dont il faut saluer la mémoire. Dans le domaine manouche, Joseph Valet laisse lui aussi des travaux d'une autorité incontestable et son implication humaine auprès des Manouches d'Auvergne dépasse largement le cadre de la pastorale. Toutefois, l'institution en elle-même n'a jamais appuyé réellement cette ouverture à la culture rromani et la revue catholique "Monde gitan" n'a pas beaucoup consacré de place aux questions de patrimoine. Au contraire, les évangélistes ont su très rapidement utiliser le rromani pour attirer de nouveaux fidèles – ce qui était facilité par la dimension souvent internationale de leurs rassemblements. Ils ont financé la traduction de passages bibliques (notamment le Nouveau Testament, Ruth et les Psaumes en kelderaş par Matéo Maximoff), leur impression et leur large diffusion. L'accueil et les premiers contacts dans les communautés se font en rromani mais malgré tout, on a l'impression qu'il s'agit de simples appâts stratégiques car, dès que l'on aborde des sujets plus "sérieux", le discours passe à la langue dominante, certes ponctué de formules rromani récurrentes. On a pu avancer (Williams, 1997) que le décalage entre le rromani ordinaire du quotidien et la noblesse attendue du message divin amusait ou contrariait les fidèles appelés à entendre des lectures bibliques en rromani. En fait cette réaction est caractéristique de la France puisqu'en Europe de l'est bon nombre de Roms se sont attelés à traduire ces textes en rromani à partir des versions locales. La réticence de ces fidèles français montre simplement qu'ils ont été laissés sur le bord de la route aussi bien par les écoles que par les églises, puisque ni les unes ni les autres n'ont su (ou voulu) utiliser la richesse et donc le potentiel de leur langue. La question de toute manière est faussée dès le départ par des malentendus sur la nature même du rromani et de son utilisation car l'aspect linguistique est géré par des Anglo-saxons qui n'ont pas encore compris la structure globale de la langue. Ils s'attachent à une adéquation totale entre le texte traduit et l'usage quotidien pour être "au plus près du peuple"; or, de ce fait, ils sont chaque fois au plus près d'un parler donné et évoquent donc pour les autres auditeurs le groupe spécifique qui parle la variété choisie¹⁴. En même temps, le passage tranche forcément avec la rhétorique des autres

¹⁴ Ainsi les traductions de Matéo Maximoff sont-elles reçues avec beaucoup de réserve par les autres Roms car elles contiennent – c'est le style même qui l'impose dans son cas – plus de deux fois plus de mots roumains qu'il n'y en a dans un

groupes, ce qui est conduit à l'amusement ou la contrariété soulevés par les lectures de passages bibliques. Il serait beaucoup plus sage (comme en Roumanie par exemple avec **Lil rudimatenqoro**) de traduire dans un style "englobant" et de présenter paisiblement le résultat comme langage noble.

11. La fameux "éclatement en de multiples dialectes"

C'est là un leitmotiv que l'on retrouve de la France à la Russie et qui a été créé de toutes pièces par des observateurs extérieurs aux Rroms, pour la plupart des gens qui ne parlaient pas le rromani ou dans certains cas qui avaient acquis sur le tard une compétence (parfois bonne) dans un parler spécifique. Cette approche est inspirée d'une vision géographique du monde, comme si les parlers d'une langue se côtoyaient, à l'instar de parcelles de terrain, de territoires d'États ou d'une mosaïque – le terme est souvent utilisé dans ce sens.

En réalité, toute langue est un immense mécanisme qui a beaucoup en commun d'un parler à un autre: l'essentiel du vocabulaire, les structures grammaticales de base, les grands traits de la phonologie et de la morphologie, beaucoup d'expressions etc... Ensuite, d'un groupe de locuteurs à l'autre, on observe des distorsions du système commun en raison soit d'évolutions spontanées internes, soit d'influences extérieures, mais le tout restant en général dans le cadre commun.

Ce qui, d'un point de vue psycholinguistique, est surprenant, c'est que l'humain ne perçoit pas les variations, même radicales, à l'intérieur de sa propre langue mais que dans une autre langue elles lui semblent des obstacles insurmontables. Pourtant, tout étranger en situation de communication réelle se heurte à un tel "éclatement en de multiples dialectes" lorsqu'il cherche à communiquer en français, comme j'ai essayé de le montrer par la caricature dans un colloque à Besançon fin 2008 (v. annexe A). En anglais, la cohérence des parlers n'est guère plus grande – à moins qu'on se contente de parler à des étrangers non anglophones de naissance, lesquels annoncent toujours les mêmes "cats and dogs"... et que dire de l'espagnol, même dans la campagne ibérique, sans aller en Amérique ? Je ne cite pas l'arabe car il est reconnu comme "dialectal" sous ses formes locales et les différences sont donc révélées par ce seul adjectif – même si dans la réalité la communication n'est pas impossible d'un pays à l'autre.

Cette vision est donc celle d'une personne extérieure qui a appris tel ou tel parler de manière isolée de l'ensemble et qui donc n'a pas intégré les équivalences entre variantes en même temps que les structures qui traversent l'ensemble de la langue. Or, l'enfant rrom grandit en contact et échanges avec des locuteurs d'autres variantes de sa langue, notamment en Europe de l'est et balkanique, il sait les comprendre, les imiter, adapter son usage à l'interlocuteur. C'est une capacité qu'il gardera toute sa vie et il sait jouer des divers registres et variantes pour marquer la relation qu'il veut établir dans le dialogue: se fondant diplomatiquement dans la langue de l'autre pour séduire ou marquer proximité et solidarité, campé sur ses particularismes dialectaux pour montrer sa distance, allant de l'un à l'autre pour donner du relief à l'expression, passant à la langue majoritaire pour énoncer une vérité plus neutre et générale, revenant au rromani pour répéter en écho une déclaration faite en langue majoritaire etc... tout une palette de nuances, de coloris, d'expressions qui donnent des dimensions supplémentaires à une interaction¹⁵.

Mais il y a d'autres causes de la perception du rromani en termes d'éclatement dialectal: d'abord, les ouvrages académiques mettent sur le même plan d'une part des parlers rroms normalement constitués et très proches les uns des autres, utilisés par 90% des Rroms, comme le rromani proprement dit, d'autre part des idiomes très germanisés comme le manouche et même encore des parlers de langues majoritaires convoyant quelques dizaines de mots de rromani, comme les *kalés*, qui représentent l'usage de 10% des Rroms d'Europe. On traite sur un pied d'égalité le rromani de locuteurs quotidiens et les approximations de certains leaders politiques, ou encore les vagues souvenirs de personnes qui gravitent depuis des décennies loin des Rroms (ceux qu'Hagège appelle des "sous-locuteurs"). Inversement, si l'on met d'un côté le rromani, patrimoine de neuf Rroms sur dix, et de l'autre les diverses variantes détachées de lui, on constate que dans cet émiettement, il reste un gros morceau de pain compact. Il n'est pas question bien entendu de dévaloriser les parlers atypiques, chacun ayant sa

dialogue du quotidien en kelderaş, pourtant réputé pour le nombre de ses emprunts au roumain. De plus ses traductions sont du mot à mot – ce qui n'enlève rien à leur élégance, mais peut gêner des auditeurs non préparés.

¹⁵ Pour une description détaillée d'un tel mécanisme d'interactions sur un exemple précis (les Rroms de Tirana), voir Courthiade 2009a..

valeur culturelle et émotionnelle irremplaçable, mais de rétablir des proportions traduisant la réalité avec plus de fidélité.

On comprend donc l'inanité de ce cliché "d'éclatement dialectal" mais sa fonction sociale et politique devient plus claire quand on se rappelle qu'il est à peu près toujours évoqué pour les langues dominées ou minorées. Il est vrai que le stéréotype du "sauvage" qui accompagne le locuteur d'une langue dominée (que ce soit dans la campagne ou dans les colonies) se satisfait plus du terme "dialecte" (au sens trivial du mot) que de celui – sans doute un peu trop noble – de "langue".

12. Argot voyageur et argot français

On ne peut clore le tour d'horizon des variétés de rromani sans mentionner l'argot voyageur. Ce n'est certes pas un "dialecte du rromani" mais une variante du français. Il ne faut pas confondre ce type de parler, à structure française (mais sans infinitif en -er), avec les éléments d'origine rromani dans l'argot français général. Ce dernier est riche d'un peu plus de deux douzaines de mots, pour la plupart bien connus (choucard, encrister, surin ou chourin, lové[s], marave[r], chourave[r] etc.) tandis que l'argot voyageur en a 4 ou 5 fois plus. Il n'y a pas de cloison étanche entre les deux: tel mot qui est surtout connu des voyageurs peut se retrouver dans un dialogue de film, sans référence aux gens du voyage¹⁶. De plus, ces mots sont utilisés par divers auteurs de chansons drôles, qui contribuent à leur diffusion. Quoiqu'il en soit, l'emploi de ces mots ne répond pas à un besoin sémantique, il s'agit de marquer une identité, une connivence – et ceci surtout lorsqu'on souhaite tester et/ou renforcer des liens avec un interlocuteur – comme dans le cas des *kalés* ibériques. Nous avons là un vaste sujet, qui a des dimensions à la fois historiques (les évolutions de ces deux types d'argot), sociales bien entendu, mais aussi littéraires en raison de la présence de ces mots dans des œuvres majeures d'écrivains français. Il n'y a donc pas lieu de le traiter dans le cadre de cet exposé.

13. Communication et identité

Dans quel sens évolue la situation ? Dans tous les domaines il est toujours difficile de jouer les devins. Toutefois on observe que la population rromani dans son ensemble s'est beaucoup enrichie ces dernières décennies de contingents originaires des pays de l'est. Certes, les échanges avec les enfants des migrations plus anciennes laissent souvent à désirer, mais plusieurs actions communes ont été menées en ce début de siècle. La langue est à la fois outil de communication et d'identification. Si les linguistes insistent en général sur la première fonction (qui en France a été usurpée par le français dans la vie publique), le rôle identitaire est également essentiel: la forme du parler propre est aussi important que la forme du visage. C'est une carte de visite à la fois personnelle et collective qui comporte des ramifications traversant les frontières pour relier des groupes entiers. Or, tandis que les autorités françaises sont sourdes à la question, les institutions européennes tiennent un discours contradictoire et en définitive inhibant:

- d'une part, héritières des positivistes du XIX-ème siècle, elles insistent sur la dimension de communication européenne moderne et exigent des traductions rromani de textes en jargon bureaucratique (mais parfois au contenu de valeur, par delà leur forme) – jargon encore plus éloigné du quotidien que peut l'être un passage biblique. On ne peut s'étonner alors que ces documents amusent ou contrarient de nombreux Rroms, non préparés, encore plus que des versets d'Évangile.
- d'autre part, inspirées par les ethnologues gauchistes (dits "vernacularistes"), elles imposent de respecter à la lettre toutes les formes de rromani, même celles des gens qui ont pratiquement oublié la langue – en contradiction flagrante avec les méthodes pratiquées dans n'importe quelle autre langue au monde. Or, cet accent sur l'identité va dans le sens de l'émiettement. Comme le dit Bartmiński (2007:24) : "Alors que l'usage de la langue comme emblème de représentation conduit à accentuer les contrastes [entre les parlers NdT], son usage comme vecteur de sens estompe ces contrastes". C'est donc une lourde responsabilité historique pour les autorités que de diviser (pour mieux régner?) en

¹⁶ Ainsi poucave "dénoncer", longtemps propre aux voyageurs et qui a été prononcé par un Arabe dans un film français récent (2008).

favorisant outre mesure "l'usage comme emblème" aux dépens du "vecteur de sens" au lieu de rechercher un équilibre, une complémentarité¹⁷.

Ceci n'est là qu'une de leurs contradictions¹⁸, mais elle est fondamentale.

14. Identité rromani ou "Gdv"

Dans le cas de la France d'aujourd'hui, l'opposition entre communication et identité est au cœur du problème – même s'il existe des méthodes confirmées pour articuler ces deux fonctions au lieu de les opposer, et d'abord la notion d'identité est à éclaircir: pour les Rroms de l'Est, la pratique du rromani est un trait identitaire fondamental alors que les autorités françaises ont réussi à convaincre – au moins en apparence, beaucoup de Rroms et Manouches de France qu'ils n'existent pas comme tels, mais seulement en tant que "Gens du voyage", y compris s'ils ne circulent pas. Par conséquent ils n'ont pas de langue à eux. Rromani et manouche seraient des argots comme celui des voyageurs. Ils se déclarent donc "Gens du voyage" bien plus que "Rroms", voire seulement "Gdv" et pas du tout Rroms, alors que les arrivants d'Europe de l'est ne se voient qu'en tant que Rroms : ils sont fiers de l'être et de parler tout naturellement le rromani, et ce n'est qu'arrivés en France qu'ils découvrent le concept pour eux fort exotique de "Gdv"¹⁹.

Pourtant, les échanges européens qui ne cessent de se multiplier ont fait évoluer le regard de nombreux Rroms et Manouches de France et en 2009, une délégation d'une vingtaine d'associations de "Gens du voyage" a été reçue au Palais Bourbon pour y déposer une demande officielle que le terme de "Gens du voyage" soit banni du vocabulaire administratif en dehors des contextes consacrés explicitement aux déplacements et stationnements (v. annexe B).

Des réflexions très positives sont également menées au niveau gouvernemental : le rromani apparaît dans les rapports Cerquilini et Carcassonne comme "langue de France". Le ministère de la culture a publié une plaquette sur "La langue [r]romani" (sic) abordant les questions de sa place dans l'enseignement, la justice, la médecine, la littérature etc. [disponible en ligne, v. bibl.]... L'inscription implicite du rromani dans l'article 75.1 de la Constitution est aussi un pas important. Mais du ministère à l'opinion publique, il y a loin, et jusqu'aux foyers des Rroms et Manouches méprisés pendant des siècles il y a encore un bout de chemin. C'est le rôle de la société civile d'abrèger ce chemin, à condition bien entendu qu'elle en comprenne l'enjeu et n'appuie pas des positions plus conservatrices que les intéressés sous prétexte de se faire leur porte-parole.

15. Les options

De nos jours toutes les langues sont menacées: les langues d'État devraient survivre quelque temps, mais en se calquant sur les structures et les références de l'anglo-américain. Les langues minoritaires et régionales comme le rromani devraient rester au niveau d'enseignement optionnel et d'activités culturelles deux ou trois heures par semaine dans des chansons – c'est-à-dire en bon français disparaître. Ceci conduira à un éclatement dialectal de l'anglais, bien avancé d'ailleurs, mais sur lequel il sera politiquement correct de fermer les yeux. C'est là en gros le projet Rothkopf et la feuille de route des autorités européennes, inspirées par les Scandinaves.

Cette voie est culturellement criminelle. Seule la diversité linguistique exprimant la richesse et la variété irréductibles de l'expérience humaine et de ses visions du monde peut permettre la plénitude de la nature humaine. C'est donc une valeur en soi. Et le rromani, comme le manouche, fait partie de cette diversité. Toutefois, leur position spécifique, notamment en France, demande des conditions préalables politiques et culturelles difficiles à créer:

On peut imaginer réaliser les conditions politiques:

- d'abord une séparation nette des concepts de "Gdv" (avant tout technique et administratif) et "Rroms" (culturel, linguistique et patrimonial – même si le mode de vie mobile constitue en termes de diversité d'expériences une richesse à défendre d'arrache-pied contre la dictature du modèle de vie citadine, bourgeoise et technocratique, mais ceci sur un autre plan que le patrimoine rrom)

¹⁷ C'est ce qui est réalisé par la "langue du rassemble" où graphiquement un même alphabet transcrit des réalisations vocales différentes [mais très cohérentes dans leur variété] et où le vocabulaire est traité de manière additive entre les dialectes, au contraire de la manière soustractive préconisée par les vernacularistes.

¹⁸ Sur les autres contradictions, voir notamment Courthiade 2008 et 2009b.

¹⁹ Un enfant de "Gdv" est un "Edv" (sic) !

- intégrer à la culture française le respect de toutes les langues – ce qui sera particulièrement difficile dans un pays où par exemple un citoyen sur trente parle arabe mais où les bibliothèques des écoles n'ont pas un seul livre en arabe, où rares sont les cinémas et les télévisions (sauf celles des communautés) qui présentent des films parlés en arabe. Alors pour le rromani, on attendra... C'est une tâche à effectuer avec les locuteurs de toutes les autres langues de France – qu'il sera peut-être plus difficile de convaincre que le ministère de la culture lui-même!
- reconnaître le véritable fonctionnement diasystématique du rromani et l'articulation mutuelle de ses diverses variétés au sein d'une langue commune flexible au lieu de la vision de "mosaïque".
- établir soutien institutionnel au rromani mais aussi à toutes les autres langues, patrimoine commun de la République (médias, enseignement, création artistique, encouragement au bilinguisme non anglais²⁰, récompenses aux bilingues et plurilingues, spots publicitaires etc...). S'il est vrai que l'avenir des langues dépend de la volonté des locuteurs, encore faut-il que cette volonté ne soit pas l'objet de désinformation ou autres pressions plus ou moins subreptices.

Les problèmes structurels seront sans doute plus difficiles à résoudre (mais ils sont communs avec bien d'autres langues):

- la perte de vastes pans du vocabulaire à la suite de l'abandon de certains modes de vie et des activités qu'il exprimait n'a pas été compensée par un enrichissement lié aux nouvelles conditions de vie.
- la focalisation positiviste et utilitariste sur des terminologies administratives et techniques de tous domaines oblitère la fonction essentielle du langage : la communication émotionnelle, y compris "parler pour ne rien dire, c'est-à-dire créer une étoffe de mots et de proximité affective qui entretient une vision du monde alternative davantage tournée vers l'être et moins vers l'avoir"²¹.
- enfin, les langues "modernes" sont passées à ce que j'appellerais la "troisième articulation", en créant tous les jours des syntagmes à apprendre et comprendre en bloc²². Ces syntagmes se traduisent dans les diverses langues d'Etat et sont acceptés, car il y a des institutions pour en expliciter le sens – or, ceci n'existe pas en rromani ni dans la plupart des langues minoritaires.

Ces multiples conditions sont bien sûr difficiles à réaliser (d'autant qu'elles doivent être doublées de mesures techniques, à vrai dire assez faciles à réaliser dans la mesure où les obstacles politiques et structurels seront réduits) mais elles sont incontournables. La principale difficulté est que l'on doit commencer par combattre des "amis" englués dans des clichés dépassés au niveau européen. Ces clichés ne sont pas inoffensifs. Ainsi, dans l'état actuel des choses, il est clair qu'un Rrom qui, par l'école et les médias, a pu acquérir dans la langue majoritaire des ressources qui lui manquent en rromani sera bien peu enclin à développer son parler maternel, dont la capacité à dire le monde lui semble si pauvre, et surtout à le transmettre comme un poids mort à ses enfants – sinon par inertie. Peut-on le lui reprocher ? Peut-on lui en vouloir de ne pas s'investir dans une langue fruste dont son quotidien s'éloigne sans cesse et qui lui semble une coquille de plus en plus vide, un symbole identitaire comparable au tromblon d'un aïeul, sans articulation avec sa vie d'aujourd'hui ? N'en déplaise aux sauveurs de langues, on peut dire que dans ces conditions la perte du parler d'origine a peu d'importance, dans la mesure où celui-ci avait été par avance réduit à un *frustolecte* étioilé et inadapté, moins qu'un spectre, une ombre. L'essentiel est donc d'agir en amont de cette dégénérescence et du point de non-retour – et d'abord de reconnaître qu'un *frustolecte* présente un déficit à combler. Même sans céder aux sirènes de la subculture occidentale, urbaine, bourgeoise et technocrate, il faut garder un minimum d'efficacité au rromani, c'est-à-dire au moins remettre en circulation sa puissance de communication dans les domaines où il est irremplaçable : contacts, échanges, humour, création, affection, allusions et connivence – valorisant par là même ces domaines que ne remplaceront jamais les discours sur la téléphonie mobile, le fitness, les jeux électroniques, les taux de change ou autres chroniques de téléachat...

²⁰ Rappelons que l'anglais est la première langue minoritaire de France, alors qu'elle n'est la langue maternelle que de quelques milliers étrangers.

²¹ La formulation est du poète rrom cossovar Kujtim Paçaku.

²² Pour ne citer que deux exemples : "boîte noire" et "parachute doré" – incompréhensibles en tant que tels mais traduits mots à mot dans toutes les langues d'Europe. Et, sans explication, comprenez qui pourra !

Quel défi, aussi bien en termes de conditions préalables à remplir qu'en ambition ! En effet, la culture rromani, bien perçue et comprise, est un véritable défi subversif à l'alignement de la planète sur le modèle urbain technocratique et consumériste, qui se croit aboutissement mirobolant mais qui en réalité ne touche que quelques pour cent des humains et n'est guère qu'un épisode parmi d'autres de l'histoire du monde. C'est sans doute aussi cet aspect subversif qui fait hésiter l'establishment à accorder un soutien pourtant facile à l'affirmation internationale du rromani et des Rroms.

Bibliographie

- Barannikov, Eléments tsiganes dans l'argot russe des voleurs. Leningrad, 1931.
Bartmiński, Jacek. Stereotypy mieszkają w języku. Lublin, 2007.
Becker-Hô, Alice. Les princes du jargon. Paris, 1995.
Courthiade, Marcel. Acquisition de particules périverbales par certains parlers de la langue rromani : essai de description. In: Langues de diaspora, langues en contact. Paris-Gap, 2001.
Courthiade, Marcel. Le rromani : une langue pauvre et nue ? In: Hommes & migrations n° 1275 : les minorités en Bulgarie. Paris, 2008.
Courthiade, Marcel. Entre diglossie et bilinguisme : la gestion plurielle du patrimoine linguistique chez les rroms. In: Politiques linguistiques, apprentissage des langues et francophonie en Europe centrale et orientale : les défis de la diversité. Paris, 2009a.
Courthiade, Marcel. Implications, exigences et atouts d'une sociolinguistique de la complémentarité. In: Ville école intégration DIVERSITÉ n° 159. Montrouge, 2009b.
Max, Frédéric. Apports tsiganes dans l'argot français moderne. In: In the Margin of Romani – Gypsy Languages in Contact. Amsterdam, 1991.
Valet, Joseph. Vocabulaire des Manouches d'Auvergne (2ème édition). Clermont-Ferrand, 1986.
Valet, Joseph. Grammatical Sketch of Manouche. In: In the Margin of Romani – Gypsy Languages in Contact. Amsterdam, 1991.
Williams, Patrick. Langue tsigane. Le jeu romanès. In: Vingt-cinq communautés linguistique de la France. Paris, 1988.
Williams, Patrick. L'écriture entre l'oral et l'écrit – six scènes de la vie tsigane en France. In: Par écrit. Ethnologie des écritures quotidiennes. Paris, 1997.

On consultera en outre avec profit le n° 9 de juin 2007 de la revue "Langues et cité" (accessible en pdf à l'adresse: http://www.dglf.culture.gouv.fr/Langues_et_cite/langues_et%20cite9.pdf)

Annexe A

J'étais récemment à colloque de linguistes martiens travaillant sur un groupe de langues terrestres, qui ne sont pas du rromani, mais qui peuvent nous aider à mieux comprendre la situation. Ils ne savent pas trop si ce sont des dialectes d'une même langue ou des langues différentes et je n'ai pas réussi à les aider, malgré toute ma bonne volonté. Par exemple dans un des parlers qu'ils étudient – j'appellerai A ce parler, on prononce la phrase suivante pour demander le nom de quelqu'un :

- *Comment vous appelez-vous ?*

alors que dans un des autres, par exemple B, on dit:

- *Ton nom c'est quoi ?*

De même pour interroger sur l'activité présente de l'interlocuteur, on demande en A :

- *Que faites-vous maintenant ?*

et en B :

- *Tchu fais quoi là ?*

On a des arguments laissant penser qu'il s'agit d'une même langue, puisqu'on trouve des formes intermédiaires :

- *Tchu fais quoi là ?*

- *Kes tchu fais là ?*

- *Kes tchu fais maint'nant ?*

- *qu'est-ce que tu fais maintenant ?*

- *qu'est-ce que vous faites maintenant ?*

- *que faites vous maintenant ?*

Au contraire, certains autres faits plaident en faveur de l'existence de langues distinctes, comme la flexion du verbe : première personne du pluriel :

A : *nous y allons*

B : *on y va*, formes qui n'ont que la voyelle "i" en commun.

La structure possessive est aussi très différente :

A : *la voiture de mon ami est en panne*

alors que

B : *ya mon pote sa bagnole elle est nase* (var. *ya mon pote sa tire elle est nase*)

Au-delà du vocabulaire radicalement différent, la construction elle-même n'a rien à voir dans les deux cas:

A : objet possédé + préposition *de* + possesseur etc...

B : présentatif *ya* + possesseur + postposition fléchie *sō/sa/sé* + objet possédé etc...

C'est exactement la structure du hindi, du râjasthâni et de toutes les langues indo-aryennes modernes, y compris le rromani – mais pas du tout des autres langues de la planète où ils travaillent.

Mes amis martiens sont restés perplexes, d'autant que dans une de ces langues ils ont trouvé un excellent dictionnaire mais beaucoup des mots cités plus haut n'y figuraient pas. De plus, ils ont entendu des personnes revêtues du costume national des locuteurs de A qui utilisaient des mots comme par exemple *premierministrable*, *déringardiser*, *pipolitique*, *caususser*, *génériquer* (*des médicaments*), *se faire nexter*, *zénitude*, *beagossitude*, *fan-base*, *blogg-buster*, *cross-border*, *spin-off*, *obamania* ou *soférinologue* mais les autres locuteurs ne comprennent pas, même avec le même costume. Ils pensent donc que dans ce groupe de population dont on peut attendre qu'ils parlent le A, il existe en réalité deux langues, l'une possédant ces mots, l'autre pas. Finalement, ils sont allés voir le film "**Bienvenue chez les ch'tis**" mais ça ne les a pas beaucoup aidés. Ils étaient même stupéfaits de voir le héros faire des centaines de kilomètres pour observer des différences qu'eux-mêmes avaient relevées à quelques mètres de distance en plein Paris... Et en sortant, comme ils traînaient dans la foule, ils ont été dépités de ne pas comprendre la phrase d'un ami : "*moi, je suis très quatre fromages, c'est ma madeleine à moi, mais si vous voulez on peut partir sur un grec*"... Pourtant, ils connaissaient tous les mots. Comme ils ne travaillent pas dans la sémantique, je me suis bien gardé de leur dire qu'ils auraient des surprises s'ils s'intéressaient au sens de mots comme *galère*, *baiser* ou *chou*, selon le costume national de celui qui les utilise (costume A ou costume B), car ce sont des faux amis évidents entre ces diverses langues.

Bon, hier on était invités à une *bax-mitzva* dans le marais, niveau *kaschrout* c'était *prima*, et puis il y avait des vieux qui parlaient *mama leshon* on se serait crus dans un *shtetl* : nous, on était les seuls *goïm*, mais d'ailleurs est-ce que les Martiens sont aussi des *goïm* ? Bon, là ils sont partis en exploration à Québec en soucoupe volante; c'est moins *dzispeindzieux qu'en plèine mais à c'te saison, avec la sloche ça doit faire un swomp pas possible, ils vont trouver ça toffe, ils ont pas l'habituzude* sur Mars... et s'ils vont à Trois Rivières et qu'ils entendent des phrases comme : *ouan alé wér wér si la djòb tà fêt*...j'ai bien peur que leur enquête ne se termine dans la déprime et qu'ils ne repartent sur Mars à bride abattue – si on peut dire.

Annexe B

Texte déposé le 6 avril (Journée internationale des Rroms) en 2009 lors au Palais Bourbon par une délégation de vingt associations de Rroms de France.

Le "décalogue du Palais Bourbon"

1 En France, l'appellation « *Gens du voyage* », désigne, dans le vocabulaire de l'administration et souvent de la population française, la population rromani (Manouches, Gitanes, Roms, Sinté) ainsi que d'autres groupes :Yéniches, bateliers, forains. Sans pour autant rejeter ce terme sur un plan strictement administratif (gestion des dites « aires d'accueil » etc.), nous devons exprimer la réserve que ne nous reconnaissons pas nous-mêmes sous cette appellation d'un point de vue humain, culturel et identitaire.

2 Tenant compte de ce qui précède, lorsque l'appellation "Gens du voyage" se substitue aux mots Tsiganes, Manouches, Gitanes, Roms, Sinté, pour désigner notre population à des fins hostiles, dépréciatives, discriminatoires ou racistes à notre égard, nous exigeons que cet acte soit considéré

comme de l'antitsiganisme et/ou de la tsiganophobie et soit systématiquement dénoncée et condamnée publiquement par les autorités. Les termes que nous reconnaissons sont « population rromani de France », avec pour synonymes « Gitans », « Kalés », « Sintés », « Mánouches » et « Rroms » de France.

3 Dans le cadre la préparation à la ratification par la France de la *Charte européenne des langues régionales ou minoritaires*, l'article 75-1 de la Constitution française de 1958, reconnaît depuis 2008 les langues régionales, comme appartenant au patrimoine de la France. L'inscription des langues régionales dans la Constitution française en tant que partie intégrante du patrimoine de la France, combiné à la pratique de la langue romani parlée par la population qui en est héritière sur le territoire de la République, doit être interprétée comme la reconnaissance d'une identité romani spécifique dans l'espace de la France métropolitaine.

De ce fait, la population rromani, ainsi que l'ensemble de ses caractéristiques ou spécificités, est reconnue implicitement comme l'une des composantes des populations de France ; corollairement, son patrimoine et sa création moderne doivent être reconnus comme des richesses de la nation.

Or, nous constatons à ce jour, qu'en aucun point du territoire national, rien de nous permet de préserver, développer et promouvoir ni ce patrimoine culturel, ni son expression en création contemporaine, ni tout ce qui s'y attache, alors qu'ils sont attestés et reconnus par la Constitution.

Poursuivant, nous, représentants de la population rromani de France dans sa large diversité, souhaitons que notre population puisse obtenir, à l'égal des autres régions, un statut officiel adaptée, nous permettant, de façon non territoriale, d'assurer, dans le cadre d'une diversité culturelle largement souhaité par les autorités françaises de tous niveaux, (national, régional, départemental, communal), la restructuration et la promotion de notre patrimoine culturel et linguistique en tant que partie intégrante du patrimoine français.

Etant donné la particularité de la répartition territoriale de notre population, nous appelons de nos vœux une politique volontariste et immédiate de l'Etat en direction des actions culturelles menées actuellement par les associations rromani*. En effet, cette particularité ne nous permettant pas de bénéficier de la décentralisation, une action directe de l'Etat est donc nécessaire pour la préservation et la promotion de notre patrimoine culturel, partie intégrante du patrimoine de France.

4 En vue de la protection des intérêts légitimes de notre population, nous souhaitons qu'un groupe de réflexion, attaché au plus haut niveau de l'Etat, soit constitué au sein de notre population rromani. Ce groupe, constitué d'hommes et femmes élus au sein de notre population, devra représenter l'ensemble des groupes linguistiques et historiques de la population rromani de France. Ses membres seront désignés d'un commun accord par la population concernée et ses structures associatives, et le nombre de représentants sera défini à l'intérieur de chaque département, en tenant compte de l'importance de la dite population.

5 Dans le monde actuel, où la mobilité et la flexibilité sont promus, à juste titre, comme des facteurs de développement et de croissance, nous rappelons les principes de l'article 13 de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme, votée à l'unanimité dans le cadre de l'ONU et demandons le respect du droit de circuler et de stationner pour toutes les personnes, indépendamment de leur identité culturelle, de leurs moyens de mobilité ou de tout autre critère.

Toute entrave à une libre circulation ou à un libre stationnement, sous quelque forme que ce soit, et dans quelques lieux que se soit, sera considérée comme un acte de discrimination et d'infraction à l'article suscitée.

Nous remettons donc en cause les dispositions prises à l'occasion de la création des aires de stationnement et des schémas départementaux pour les populations rromanis attachées à un mode de vie mobile. Les traditions de vie en habitat mobile d'une large partie de la population rromani de France, sont ancrées et attachées depuis des siècles, au cœur de la population française dans toutes ses composantes comme un patrimoine culturel national. Nous avons le droit légitime de pouvoir séjourner en toute sécurité dans chaque village, chaque commune de France, dans des conditions décentes, et sans limitation de temps.

Nous souhaitons que la restructuration de ces conditions d'accueil soit réalisée en accord avec les représentants des associations rromanis*, à travers une véritable concertation.

6 Nous souhaitons que la contribution de notre population, partie intégrante de la nation française depuis plusieurs siècles, et active sur les plans culturel, patrimonial, artistique, industriel, économique, sociologique, spirituel, écologique, agricole, celui du développement durable etc. soit dûment

reconnue et mentionnée dans les livres scolaires. Le mode de vie mobile devra être expliqué à tous les élèves de France dans les manuels de Géographie, ainsi que l'arrivée des premiers Roms en France (1417-1427), les persécutions notamment sous Louis XIV, l'esclavage jusqu'au XIX^{ème} siècle et le génocide hitlérien dans ceux d'Histoire, selon une approche développée en collaboration avec la chaire de rromani de l'Inalco et le CNED.

7 Les traits caractéristiques de notre population n'étant pas d'ordre physique, une discrimination positive basé sur notre apparence n'aurait aucune justification. Nous souhaitons donc qu'une discrimination positive, de la part des administrations, soit appliquée aux actions, culturelles ou autres, émanant des associations exclusivement rromanis*, et reconnues comme telles. Nous appelons donc de nos vœux la création d'un Fond public pour la promotion de notre langue et de notre culture, celle-ci entrant dans le champ d'application de l'article 75-1 de la Constitution.

8 Nous souhaitons qu'un dispositif d'aide à la formation d'intellectuels au sein de notre population soit mis en place le plus rapidement possible. Dans ce but il est notamment indispensable qu'une aide soit apportée aux jeunes de notre population désireux de poursuivre des études de langue et civilisation rromanis et que ces études soient reconnues dans les processus de recherche et demande d'emploi. Une aide substantielle sera aussi apportée à l'enseignement à distance.

Etant donné les initiatives actuelles sur le plan européen, nous pressons la France à rejoindre la Décennie de l'Inclusion des Roms, ce qui permettrait notamment l'attribution de bourses d'études parmi la population rromani de France dans le cadre du *Fonds d'Education pour les Roms*, ou encore la participation d'associations rromanis* de France à des projets d'envergure européenne. La France étant le seul pays au monde à posséder une chaire de langue et civilisation rromani et à développer une politique explicitement anticommunautariste, il est souhaitable qu'elle soit plus active pour former les jeunes Roms de l'étranger afin que ceux-ci puissent faire rayonner les valeurs acquises lors de leurs études en France.

De plus, compte tenu des difficultés d'enseignement, de formation ou d'accès à la culture d'une partie de notre population, difficultés liés ou non à un mode de vie mobile, nous souhaitons qu'un cursus de formation professionnelle spécifique soit mis en oeuvre en direction des familles souhaitant reconquérir une indépendance professionnelle adaptée.

9 Nous souhaitons que soit reconnue, à l'occasion des différents conflits, la part active de notre population à la défense de la patrie et de ses fondements philosophiques.

10 Nous souhaitons que soit reconnu l'internement de notre population sur le sol national, de 1915 à 1919 et de 1939 à 1946 et que l'ensemble des camps présents sur le territoire national soit recensé, et honoré dans le cadre du devoir de mémoire.

Nous souhaitons que le génocide de notre population, appelé *Samudaripen*, ainsi que l'implication des autorités françaises de l'époque dans ce génocide, soit reconnu et qu'ils fassent l'objet d'activités, non seulement scolaires (v. *supra*), mais également publiques, en tant que partie intégrante de l'histoire de la France et de l'Europe.

Enfin, nous souhaitons que l'essentiel de l'histoire de notre population romani, y compris ces périodes tragiques, figurent dans les livres scolaires.

* *Une association rromani est reconnue comme telle, lorsque son président, ainsi que la majorité des membres du bureau appartiennent à la population rromani.*